



Jean-Paul LÉGER

Au gré des ondes par-delà les océans

La Découverte

Avant-propos

Papa, raconte-nous ce que tu faisais avant. C'est la demande que m'avait adressée l'un de mes fils il y a de cela quelques années. Avant signifiait pour lui cette période très lointaine où lui et ses frères n'étaient pas encore nés. Cette époque, entre 1967 et 1977, où leur père, trop occupé à sillonner les océans ou les glaces de l'Antarctique, ne passait guère de temps à la maison. *Papa, quand il était jeune, il faisait du morse !* Dans leur esprit, ce n'était pas l'époque des dinosaures, mais pas loin...

Un été, en feuilletant le volumineux courrier que j'avais adressé à mes parents et à ma fiancée au cours de mes embarquements, un film a défilé sous mes yeux avec ses séquences tantôt en couleur, tantôt en noir et blanc : dix années d'aventures aux quatre coins du monde dont les souvenirs se sont incrustés dans ma mémoire. C'est alors que l'envie de relater cette tranche de vie m'est venue ; cela devenait presque une obsession ! Il n'y a aucune gloire à évoquer ces expériences, c'était le quotidien de beaucoup de marins dont certains auraient des choses mille fois plus passionnantes à raconter, mais pourquoi laisser enfouis tous ces souvenirs dans nos mémoires sans les partager ? Nul autre que Georges Tanneau ne l'exprime aussi bien : *Aujourd'hui, nous restons avec nos souvenirs et nos photos, indécis, rêveurs, à peine conscients d'avoir vécu des choses incroyables, quelque part là-bas, de l'autre côté de l'océan ou sur une autre planète, et les histoires que nous racontons à nos enfants finissent par ressembler à des contes que le vent emporte...*⁽¹⁾

1. *Figures de proue et gueules de raie*, Georges Tanneau.

Cet ouvrage est une incitation au voyage : la découverte du monde de la mer par un jeune élève radio de dix-sept ans qui, au fil des années, au cours des embarquements et d'une expédition dans le Grand Sud, acquiert un peu plus de maturité. À travers des anecdotes, j'invite le lecteur à embarquer avec moi, à découvrir les rivages ensoleillés des tropiques, les brumes de la mer du Nord, les terrifiantes tempêtes de l'Atlantique mais aussi certaines escales agitées. J'aurais pu évoquer dans ce récit le séjour en Terre Adélie marqué par de terribles blizzards, mais cette aventure humaine qui sort un peu de l'ordinaire mérite un ouvrage à part entière. J'évoque néanmoins la traversée inoubliable des quarantièmes rugissants, des cinquantièmes hurlants et du cercle polaire antarctique.

Vie exaltante ponctuée de longues escales que menaient les marins de cette époque ? Fichu métier ? Ce sera au lecteur de juger.

Prologue.

Juillet 1965. L'aube se lève sur le golfe de Gascogne. Bercé par une légère houle de nord-ouest, le *Bon Pasteur*, pinasse de la flottille de l'île d'Yeu, traîne derrière lui son lourd filet. Dans son sillage, des dizaines de mouettes criardes et affamées attendent désespérément le relevage du chalut.

Les deux hommes d'équipage font corps avec leur navire : courageux, travailleurs, durs à la peine. À la passerelle, le patron, Paul Turbé dit Popol, haute stature, l'éternel béret basque penché sur l'oreille, maintient le cap d'une main ferme. Dans un incroyable brouhaha, les voix des autres pêcheurs résonnent dans la radio : ça s'interpelle, ça rigole, ça crie ! Popol ne perd pas une bribe de ce qui se raconte ; il faut savoir décoder certains mots, certaines expressions ; indications qui traduisent la satisfaction ou la déception.

Sur le pont, mon oncle, Auguste Viaud dit Gugus s'active. Il prépare la manœuvre de remontée du chalut. Officiellement mécanicien, Gugus effectue, à l'instar du patron, toutes les tâches à bord : du quart à la passerelle au tri du poisson en passant par la cuisine.

Dur métier pour mon pauvre oncle : après vingt-cinq ans de pêche, il connaît toujours les affres du mal de mer. Plus d'un à sa place aurait abandonné, mais la mer c'était sa vie et pour rien au monde il n'aurait envisagé faire autre chose.

Le chalut remonté, le pont se trouve encombré d'une multitude de poissons : soles, plies, maraches⁽¹⁾, roussettes, etc.

1. *Marache* : lotte de mer en patois de l'île d'Yeu.

Embarqué comme mousse occasionnel, je suis chargé de prélever des plies qui seront bouillies avec des patates pour le repas du midi. En attendant, tandis que Gugus et Popol s'affairent sur le pont et dans la cale à poissons, je reste à la passerelle pour répondre au service. Ce seront là mes premières conversations radio. Il est neuf heures, la voix calme et posée – pour moi, impressionnante – de l'opérateur de Saint-Nazaire radio couvre le bruit du moteur. Les navires de la flottille de l'île d'Yeu sont appelés par ordre alphabétique et le tour du *Bon Pasteur* arrive rapidement : « Bonjour monsieur, *Bon Pasteur* en pêche et rien à signaler ! »

J'avais alors quinze ans. Cette expérience ne faisait que confirmer la voie que je m'étais choisie : je serai opérateur radio dans la marine. À la maison, sur un vieux poste à lampes bricolé, je passais des heures à explorer les ondes courtes. J'étais fasciné par la musique mystérieuse du morse qui émanait du bout du monde et que je ne pouvais déchiffrer. On a beaucoup d'imagination à cet âge-là, et j'aimais lire les récits d'aventures maritimes où des radios héroïques continuaient à envoyer des messages de détresse, de l'eau jusqu'à la taille!

En débutant ce récit de souvenirs, je pense aux copains, marins et radios, disparus prématurément comme Raymond Turbé, ce camarade de classe avec qui j'ai usé mes fonds de culottes sur les bancs du collège de Port-Joinville. Lui aussi souhaitait parcourir le monde. Véritable boute-en-train, il adorait faire le clown. Au professeur qui, un jour, le réprimandait pour une mauvaise note, il lui répondit que cela ne l'empêcherait pas d'avoir des galons jusque là ! Joignant le geste à la parole, il porta la main à hauteur de son épaule. La dernière fois que je l'ai vu c'était à Port-Joinville pendant les vacances scolaires. Nous avions seize ans. J'allais partir une nouvelle fois pour une marée à bord du *Bon Pasteur* tandis que Raymond embarquait sur le chalutier *Manou-Cécile*. Après lui avoir donné un coup de main pour installer son matelas dans la couchette, nous nous sommes salués en nous disant qu'un

jour, peut-être, nous aurions la chance de naviguer à bord du même navire.

Dans la nuit du 2 décembre 1966, le *Manou-Cécile* disparaissait avec tout son équipage au large des côtes aquitaines.

Je me souviens aussi de Marc Brachet, ce jeune insulaire venu me voir avec sa mère. Il souhaitait avoir des informations sur le métier de radio et, très enthousiaste à l'époque, je ne pouvais que l'encourager à suivre cette voie. Embarqué quelques années plus tard sur le chalutier *Snekkar Arctic* de Fécamp, il a sombré avec son navire au large de l'Ecosse. C'était en février 1986. Il avait vingt-sept ans.

Quant à mes collègues radios, bien peu parmi eux ont pu terminer leur carrière dans cette spécialité. Les nouvelles technologies et les liaisons par satellites ont contribué à faire disparaître l'officier radioélectronicien de la marine marchande. C'est un métier qui n'aura pas duré un siècle. Néanmoins, quelles belles aventures il nous aura permis de vivre !

Chapitre 1

L'école des radios.

*“La vie est un combat,
Accepte-le
La vie est une chance,
Saisis-la
La vie est un rêve,
Fais-en une réalité.”*

Mère Térésa.

Un soir de septembre 1965, une vieille 2CV poussièree et haletante fait une entrée remarquée dans le bourg de Pléneuf-Val-André, petite localité balnéaire des Côtes d'Armor appelées encore Côtes du Nord.

Elle n'en peut plus la pauvre bagnole ! Elle croule sous le poids des bagages et de ses quatre occupants : mon père au volant, ma mère à ses côtés, à l'arrière, mon frère Gérard et moi-même. Ses phares qui éclairent le ciel lui donnent un air implorant. Les naseaux fumants, elle finit sa course dans un grand pschiii... juste devant le café des Sports !

Drôle de fin de carrière pour cette pauvre 2CV plus habituée aux chemins insulaires qu'aux routes nationales du continent ! Tôt le matin, suspendue au treuil, ballottée entre terre et ciel pour embarquer à bord du vapeur, il lui fallut affronter roulis et embruns avant d'être déposée sans ménagement sur l'appontement en bois de Fromentine. S'ensuivit un long périple cap au nord en traversant Nantes et Rennes, snobée par ses congénères citadines qui se plaisaient à lui faire des queues de poisson. Ah oui ! Elle aurait bien mérité une fin de carrière plus sereine. Ses grands yeux globuleux semblaient m'observer avec un air de reproche : *Tu n'aurais pas pu faire comme tes copains qui, eux, vont poursuivre leurs études à Nantes ou à Challans !*

Effectivement, que venions-nous faire à plus de trois cents kilomètres de mon île natale, dans cette Bretagne qui m'était alors

inconnue ? Quelques mois plus tôt, des amis nous avaient parlé de l'école Saint-Joseph où l'un de leurs fils devait s'inscrire. Mais, effrayé par les conditions de vie imposées aux élèves, il avait fait demi-tour sans demander son reste !

Cet établissement spécialisé dans la formation des radios à la grande pêche et au commerce préparait aux certificats d'opérateur spécial et deuxième classe. Avec ce bagage, nous partions ensuite naviguer six mois ou un an avant d'intégrer les écoles nationales de la marine marchande pour passer les diplômes supérieurs : le certificat d'opérateur radio de première classe et le diplôme d'officier radioélectronicien de la marine marchande.

Le lendemain, mes parents et mon frère repartirent pour la Vendée et je me retrouvais seul, entouré des camarades avec qui j'allais vivre deux années de pension un peu particulières. Les trois quarts d'entre eux étaient comme moi, pressés d'en finir avec les études pour partir naviguer. Quelques autres, pour la plupart des gars des localités voisines, se trouvaient là sans trop savoir pourquoi ! Enfin, un petit groupe composé de têtes de lard, qui s'étaient fait virer de leurs anciens établissements pour des raisons disciplinaires, était confié au père Vautier par des parents désespérés qui ne voyaient que cette solution pour dresser leur progéniture dissipée.

L'école Saint-Joseph, dirigée d'une main de fer par l'abbé Vautier, affichait un taux de réussite souvent supérieur à d'autres établissements plus prestigieux dont le niveau d'entrée était plus élevé. Le succès avait un prix qu'il fallait payer. Malheur à celui qui n'avait pas la moyenne ou qui faisait le moindre écart de discipline : claques retentissantes et colles le week-end étaient monnaie courante ! C'était avant mai 1968... Personne ne songeait à se rebeller. De toutes les manières le choix était simple : filer droit ou prendre la porte.

Hormis ceux qui avaient la chance de dormir dans le dortoir, nous logions entassés dans des chambres louées par l'habitant. Je me trouvais dans une villa en face de l'école : pas de chauffage ;

pour se débarbouiller, quelques robinets pour une vingtaine d'élèves ou la route à traverser pour aller faire une toilette de chat sous le préau. De toutes façons, en plein hiver, les serviettes étaient parfois gelées, impossible alors de se laver. Les douches n'étaient autorisées que le jour du sport et encore, ce n'était pas systématique.

Dures conditions ; c'était en quelque sorte le service militaire avant l'heure, mais la camaraderie et l'espoir d'en finir pour aller sillonner les mers nous faisaient tenir le coup. On m'a toujours appris que rien ne s'obtient sans peine, alors, si je voulais connaître des jours plus captivants, il fallait surmonter l'épreuve. Certes, avec du recul on peut critiquer cette éducation, mais je suis sûr que, par la suite, cela nous a aidé à mieux supporter certaines épreuves de la vie.

Malgré les méthodes employées, l'abbé Vautier se dévouait sans compter pour l'avenir de l'école et de ses élèves.

Nous avions entre quinze et dix-sept ans et, bien entendu, pas question d'aller courir les filles, sauf peut-être pour les plus chanceux qui rentraient chez eux le week-end à Saint-Brieuc ou à Lamballe. Pour ceux qui habitaient loin : vacances tous les trois mois, Noël, Pâques et vacances d'été.

Quelle tristesse les sorties du dimanche ! Deux par deux, encadrés par les pions, nous déambulions dans les rues vides de Pléneuf. Heureusement, les patrons du café des Sports, Raymonde et Henri, avec lesquels mes parents avaient sympathisé, m'accueillaient souvent chez eux. Henri avait trouvé en moi le fils qu'il n'avait pas et j'étais passionné par ses aventures de guerre. Canonnier en 1940 à bord d'un cuirassé en Méditerranée, il avait participé à des combats contre les Italiens : *Tout d'un coup, j'aperçois un avion ennemi qui vient droit sur nous ! Ta ta ta ta... En plein dans le mille ! Alors là, je me retourne et qu'est-ce que je vois ? Une torpille qui se dirige à toute vitesse sur notre flanc droit. Allô passerelle, une torpille sur tribord, la barre à gauche toute !*

Peut-être qu'il en rajoutait un peu, mais j'étais là, haletant et passionné, oubliant pendant quelques instants les contraintes et la monotonie de la pension. C'est lui qui m'a fait découvrir la pêche aux ormeaux dans la baie de Saint-Brieuc. Nous allions également, de nuit, armés d'une *houette* ⁽¹⁾ et d'une lampe-tempête, traquer les lançons sur la plage du Val-André. Quel homme charmant cet Henri ! Quant à Raymonde, elle me préparait des petits plats qui me changeaient de l'ordinaire. Je ne pouvais aborder cette période sans leur rendre ce petit hommage.

Le dimanche matin, pas de grasse matinée : messe à six heures et demi dans le bourg, suivie du petit déjeuner et de l'étude jusqu'au repas de midi. Malheur à ceux qui préféraient rester sous la couverture ! Ils ont gardé des souvenirs cuisants.

Rien n'échappait au surveillant général, ancien radio militaire, que nous surnommions Al Capone. Sa large carrure nous impressionnait jusqu'au jour où nous nous sommes aperçus qu'il la devait à des épauettes cachées sous sa blouse... Malgré ses airs sévères, ce n'était pas un mauvais bougre.

Le professeur de radioélectricité le sollicitait parfois pour les entraînements de lecture au son. Lorsqu'un petit sourire sadique illuminait son visage, nous devinions qu'il nous avait concocté un exercice gratiné pour tester notre dextérité à la manipulation. Comme je me défendais plutôt bien dans cette discipline – ce qui me permettait de compenser mes mauvaises notes en électricité – j'étais souvent désigné pour ouvrir le feu : *Allez Léger, les Suissesses !*

Que venaient faire ces Suissesses dans les leçons de morse ? Les lecteurs, anciens radios, se souviennent peut-être... Il s'agissait de transmettre, à la vitesse de cent mots par minute, la phrase suivante : *555 Suissesses sur le Mississipi*. Un non-spécialiste comprendra tout de suite la difficulté de l'exercice si je précise qu'un cinq, c'est cinq points, un S, trois points, un I, deux points et

1. *Houette* : outil qui servait à creuser des sillons dans le sable.

un E, un point. En graphie, c'est un peu l'équivalent de l'histoire des chemises archi-sèches de l'archiduchesse. Certains n'y sont jamais arrivés.

Il y aurait beaucoup à dire sur les repas de la pension. Le cuistot nous servait régulièrement le dimanche soir une large tranche de pâté posée sur une assiette de riz au lait. Ce n'était pas très appétissant, mais cela ne nous dispensait pas de chanter : *De ce repas divin, Seigneur, nous te remercions de tout cœur, rends-nous forts, purs et joyeux jusqu'au festin des Bienheureux ...*

C'est à cette époque que j'ai adhéré aux équipes Saint Vincent de Paul. Quel esprit charitable me direz-vous ! J'en ai un peu honte, mais il faut bien l'avouer, tous les moyens étaient bons pour échapper aux promenades collectives du jeudi et du dimanche. Initialement, ma démarche n'avait rien d'altruiste, cependant, ces activités m'ont beaucoup apporté. Nous allions rendre visite à des petits *vieux* qui nous racontaient leur vie. Le dimanche, on leur tenait simplement compagnie, mais le jeudi on leur coupait du bois. Un après-midi glacé de janvier, une grand-mère qui habitait tout près de l'église du bourg, m'avait demandé de lui fendre des bûches. Comme je claquais des dents, elle m'offrit, pour me reconforter, un grand verre de vin chaud. Je n'avais encore jamais goûté à ce breuvage et je trouvais cela excellent : *Bois mon p'tit gars, l'alcool s'est évaporé, tu s'ras pas saoul !*

Confiant, j'en ai bu plusieurs verres pour me réchauffer. J'arrivais à l'heure à l'étude du soir, mais passablement éméché. Comme j'étais d'un naturel discret et plutôt timide, le pion n'a jamais compris pourquoi, subitement, j'étais devenu aussi dissipé.

À l'issue des deux années passées à Pléneuf, je n'aurai plus guère l'occasion de rencontrer les anciens copains. Notre examen en poche, nous nous sommes tous éparpillés. En avril 2006, très loin des Côtes d'Armor, dans le petit train à vapeur qui circule entre Saint-Jean-du-Gard et Anduze dans les Cévennes, j'ai eu

l'heureuse surprise de tomber nez à nez avec Paul, l'un de mes meilleurs camarades de l'école des radios. Quarante ans après, il avait toujours conservé sa bonne bouille de Normand !

Le temps du trajet, chacun raconte son parcours. Paul n'a pas navigué. Il a eu à choisir entre la Grande Bleue et une petite brune... C'est vers la petite brune qu'est allée sa préférence et il est resté en Normandie ! Il m'annonce la mort récente de l'abbé Vautier et me donne quelques nouvelles des anciens. La majorité est partie naviguer ; d'autres ont suivi des voies bien différentes : commissaires de police, officiers ou sous-officiers de l'armée, cadres du ministère de l'Intérieur... De beaux parcours dans l'ensemble et le père Vautier pouvait être fier de sa petite école. Il nous en a fait baver, mais preuve en est que ses méthodes avaient quand même du bon.

Hélas, beaucoup nous ont quittés : Jean-Yves, et bien d'autres... Ils sont toujours présents dans nos cœurs et leurs voix résonnent encore dans nos têtes comme lorsque, en fin d'année scolaire, dans le car qui nous conduisait à Brest visiter le *Guépratte*, le câblier *Marcel Bayard* ou la station radio du Conquet, nous chantions à tue-tête :

Non, non, non, non

Les gars de Saint-Jo sont pas morts !

Car ils gueulent encore, car ils gueulent encore !



Ancienne station radio de Dumont d'Urville (Terre Adélie).
En mars 1972, elle sera modernisée et transférée dans un nouveau bâtiment.

(Photo Jean-Paul Léger)

Table des illustrations

Cartes des trajets

<i>Carbet</i> , septembre - décembre 1968	64
<i>Penthièvre II</i> , juillet-août 1970	80
<i>Penchâteau</i> , octobre 1970 - mars 1971	88
<i>Thala Dan</i> - Trajet Tasmanie-Terre Adélie	113
<i>Artois</i> , octobre 1973 - mars 1974	152
<i>Ville-de-Mahébourg</i> , mai 1974 - décembre 1974	183
<i>Berry</i> , avril 1975 - août 1975	202
<i>Capricorne</i> , janvier 1976 - juin 1976	219

Photos

Ancienne station radio de Dumont d'Urville (Terre Adélie).	283
Le commandant Jean-François Paugam sur la passerelle du <i>Capricorne</i>	284
Station radio du <i>Capricorne</i>	285
Un opérateur radio du <i>Capricorne</i> utilisant le manipulateur morse.	286
Navire océanographique <i>Capricorne</i>	287
Le <i>Ville de Mahébourg</i>	288
Coupe du <i>Maryland</i>	289

Table des matières

Avant-propos9
Prologue	11
Chapitre 1 — L'école des radios.	15
Chapitre 2 — En route pour l'aventure à bord du <i>Maryland</i>	21
Chapitre 3 — De Panama à Vancouver.	40
Chapitre 4 — Les sirènes du Pacifique Nord.	59
Chapitre 5 — Le Mexique et les Caraïbes.	65
Chapitre 6 — Sur les bancs de l'École d'hydrographie.	78
Chapitre 7 — Gros rouge d'Algérie et vin de Samos.	81
Chapitre 8 — Tempêtes d'Atlantique Nord et rivages glacés de la Baltique et de la mer Noire.	89
Chapitre 9 — Du soufre liquide dans le golfe de Gascogne.	105
Chapitre 10 — Cap sur l'Antarctique.	111
Chapitre 11 — Les îles Fidji, Wallis, Futuna et la Nouvelle-Zélande.	118
Chapitre 12 — Bombe flottante dans l'océan Indien.	153
Chapitre 13 — Sur les traces de Surcouf à l'île Maurice.	181
Chapitre 14 — Affreux <i>Berry</i>	203
Chapitre 15 — Aventures et recherches scientifiques au large de l'Afrique.	217
Chapitre 16 — Pacifique Sud : le retour.	239
Chapitre 17 — La pêche aux nodules.	255
Épilogue	265
Annexe 1 Les radiocommunications dans la Marine.	269
Annexe 2 Les appareils de radionavigation.	273
Annexe 3 Programme pour l'obtention du diplôme de radioélectronicien de la marine marchande en vigueur à la fin des années soixante :	277
Cahier de photos.	283
Glossaire	291

Un officier radio de la marine marchande raconte...

C'est une invitation à la découverte du monde de la mer en compagnie d'un jeune radio qui, au cours des embarquements successifs et d'une expédition dans le Grand Sud, acquiert un peu plus de maturité. À travers des anecdotes, le lecteur est invité à embarquer, à découvrir les rivages ensoleillés des tropiques, les brumes de la mer du Nord, les terrifiantes tempêtes de l'Atlantique, mais aussi certaines escales agitées, la traversée inoubliable des quarantièmes rugissants, des cinquantièmes hurlants et du cercle polaire antarctique.

Jean-Paul Léger, officier de la marine marchande puis des Affaires maritimes, a sillonné toutes les mers du globe. Avec ce récit, il témoigne d'un métier, aujourd'hui disparu, celui de radio, l'homme du *morse*, dans les années 1967-1977.

... À cette époque, les navires ne ressemblaient pas encore à des fers à repasser ! Je suis tout intimidé lorsque, pour la première fois, je mets les pieds sur ce cargo ! À bord, c'est à peine si l'on prête attention à ce jeunot encombré de sacs et de valises qui craint de s'aventurer dans le labyrinthe des coursives. Un officier, que je suppose être un lieutenant, me croise et me dit : « Ah, c'est toi le nouveau zèfe ? ». Je pense qu'il me confond avec quelqu'un d'autre. « Non, moi je suis le nouvel élève radio. » Et le voilà qui éclate de rire ! Il me regarde en hochant la tête et pointant son doigt vers le ciel, il ajoute : « Ton chef est dans le pigeonnier, il t'attend ! »...

L'ouvrage est complété par une note explicative sur la transmission des données avant l'arrivée des techniques actuelles : les liaisons par satellites. Il est accompagné d'un glossaire, de cartes et de documents photos.

Témoignage

22 €

ISBN : 978-2-84265-610-2



9 782842 656102

www.ladecouvrance.net